

M Blogs



COUP DE THÉÂTRE
Le spectacle vivant dans tous ses états

Le blog de Judith Sibony,
journaliste indépendante

Le théâtre pour les « jeunes » est prié d'être stylé

Le 3 avril 2015

De peur d'avoir l'air ringard, beaucoup de compagnies ont décidé d'en finir avec l'écriture. Parfois elles voudraient même en finir avec ceux qui font du théâtre d'auteurs, comme en témoigne cette blague d'un goût douteux, vers la fin des *Armoires Normandes* (dernier spectacle des Chiens de Navarre), où un acteur s'étonne que tel ou tel grand metteur en scène ne soit pas mort. « Dommage », lance-t-il, en s'en prenant tantôt à Daniel Mesguich, Stéphane Braunschweig, Philippe Adrien et quelques autres, selon les soirs.

Aux antipodes de cette « tendance » qui se croit "jeune", certains spectacles justement dédiés à la « jeunesse » apportent une pierre très précieuse à cet édifice en crise qu'on appelle l'écriture théâtrale. Infiniment plus drôles et incisifs que les super branchés Chiens de Navarre, deux spectacles pour ados et pré-ados démontrent que le renouvellement de l'art se joue non pas en montrant son derrière à ceux dont on hérite, mais en regardant droit dans les yeux ceux qui font l'avenir. *J'ai trop peur*, de David Lescot (au théâtre de la Ville jusqu'au 1^{er} avril), et *Days of Nothing*, de Fabrice Melquiot, mis en scène par Matthieu Roy. Quand on écrit pour donner la parole et se faire entendre des « jeunes », il faut faire des efforts : trouver un style, une voix, une mélodie, bref : se poser pour de bon des questions d'écriture. Dans *J'ai trop peur*, David Lescot fait parler un garçon de 10 ans, un rebelle de 14, et une fillette de 2 ans. Outre le prodigieux exercice de jeu que nous offrent, à cette occasion, trois actrices époustouflantes (Suzanne Aubert, Elise Marie et Lyn Thibault), ce spectacle témoigne d'un travail de style passionnant. Invention d'une langue à part entière pour la fillette dont le « niveau de langage », comme dit son frère, laisse à désirer. Composition quasi musicale d'une partition pour l'enfant de dix ans dont les notes favorites sont les adverbes courts (« là », « ça ») et dont la nuance préférée est, précisément, l'absence de nuance. « Tout le monde s'amuse bien, tout le monde s'amuse énormément, tout le monde est au paradis. Y'a que moi qui suis en enfer ». Même style de mélodie pour l'ado de 14 ans... avec plusieurs degrés d'exagération en plus, et quelques anglicismes d'avance sur son cadet. Le résultat est à la fois tendre, drôle, et d'une grande virtuosité, d'autant plus que les trois comédiennes qui se partagent le plateau tirent leur rôle au sort avant chaque représentation, ce qui signifie que celle à qui on pensait que le rôle de la petite soeur allait à merveille est tenue de porter aussi bien la casquette à l'envers (attribut du petit de dix ans) ou les cheveux devant les yeux (principal accessoire de l'ado de 14 ans).



Ebranler avec soin et style les codes du langage et du jeu est aussi le maître-mot de *Days of Nothing*. La pièce de Fabrice Melquiot vient d'être créée par Matthieu Roy avec deux acteurs à la hauteur : Philippe Canales, qui incarne le personnage de l'écrivain en « résidence » dans un collège de banlieue et Hélène Chevallier, qui joue d'abord le caïd brutal et génial (Maximilien), puis la petite amie (Alix) en deuil du jeune homme qui s'est, entretemps, suicidé. Dès la première scène de la pièce, entre les « gros mots » du jeune et la violence à peine contenue de l' « auteur », les répliques explosent comme un feu d'artifice où l'écrit savamment maîtrisé génère un sentiment d'oralité parfaite, un peu comme chez Koltès quand la parole la plus élaborée se met au service de la parlure la plus quotidienne. « *La Baule la Boule rien à foutre c'est les mêmes plages de merde avec des vieux qui achètent des glaces et se rendent même pas compte qu'ils meurent* », lance l'ado qui pensait pouvoir faire la leçon à l'écrivain: « *toi, la Joconde, tu crois que c'est une station balnéaire, pareil que la Boule où les gays dans ton genre vont se faire bronzer les couilles. Pareil que la Boule* »...



Il faut imaginer (et il faut aller voir) ces mots prononcés par Hélène Chevallier, actrice littéralement métamorphosée en petit ado trapu et baraqué, avec une voix de mitraillette dont la seule scansion vaut le détour. Au moment des applaudissements, le jeune public était tout déçu de ne pas revoir le drôle d'ado grossier : le fameux Maximilien. Après le spectacle, le metteur en scène Matthieu Roy avait beau expliquer que c'était bien la jeune femme, debout à ses côtés, qui avait incarné le rôle du garçon, les caïds du public ne voulaient pas l'écouter tant ils étaient séduits par ce jeune homme qui avait, il faut le croire, si bien parlé. « *Madame, vous pouvez reparler comme Maximilien s'il vous plait?* », a fini par lâcher un des collégiens présents dans le public. Ou quand le théâtre, à force de style, finit par interpeller pour de bon le réel.

J'ai trop peur, texte et mise en scène de David Lescot, au Théâtre de la Ville (café de Œillets) jusqu'au 1er avril.

Days of Nothing, de Fabrice Melquiot, mise en scène Matthieu Roy. Spectacle vu dans le cadre du festival "Immersion" au théâtre de l'Onde à Vélizy-Villacoublay. Tournée jusqu'au 12 mai à Châtellerauld les 1er et 2 avril, puis Biarritz, Orléans, Lunel, Uzès, Pantin, Aix en Provence...